

voire, des parfums, de l'or et des pierres précieuses¹.

Les monuments assyriens nous ont aussi conservé des représentations de navires. Un bas-relief du palais de Sargon à Khorsabad, conservé aujourd'hui au Musée assyrien du Louvre, et que nous reproduisons en partie dans notre Figure 62, nous met sous les yeux des bateaux transportant des bois de construction². Malheureusement les artistes ninivites n'ont pas traité leur sujet avec autant de soin que les artistes thébains et les renseignements que l'on peut tirer de leur œuvre ne sont pas assez précis pour être exposés ici. Ni l'Égypte ni l'Assyrie ne nous fournissent donc, non plus que la Phénicie, les éléments nécessaires pour reconstituer ces navires qui partaient d'Asiongaber pour se rendre à Ophir.

Recherchons maintenant quel était ce mystérieux pays.

II.

Le pays d'Ophir.

On a écrit des volumes sur Ophir³. On l'a placé en

¹ G. Maspero, dans la *Revue historique*, janvier 1879, p. 24-26.

² Le bas-relief de Khorsabad, que nous donnons ici en partie, se trouve gravé en entier dans Botta, *Monument de Ninive*, t. 1, pl. 32, 33, 34. Sur les vaisseaux assyriens, voir Jal, dans la *Revue archéologique*, juin 1847, p. 177-187, en particulier p. 185 et 187, et de Longpérier, *ibid.*, juillet 1847, p. 296-300.

³ Voir l'exposé de tous les systèmes dans C. Ritter, *Erdkunde*, t. XIV, 1848, *Die Fahrt nach Ophir*, p. 350 et suiv. Gesenius a fait connaître les systèmes sur Ophir, imaginés de son temps, au mot *Ophir*, dans Ersch und Gruber's *Encyklopädie der Wissenschaften*, III sect., 1833, IV Th., p. 201-204, et dans son *Thesaurus linguae hebraeae*, p. 141. Voir aussi Bellermand, *Handbuch der biblischen Literatur*, Erfurt, 1787-1799, t. IV, p. 416-440. — Voici l'indication des principaux travaux spéciaux sur

Arabie¹, à Sofala, canton aurifère de l'Afrique orien-

Ophir (à l'exception de ceux qui seront cités plus loin) : Bochart, *Phaleg*, l. II, c. XXVII; Vitringa (Inde), *Geographia Sacra*, p. 114 et suiv.; Vavarius (Inde), *De Ophira*, dans les *Critici sacri*, t. VI, p. 459 et suiv.; M. Lipenius (Inde), *Dissertatio de navigatione Salomonis Ophiritica*, dans Ugolini, *Thesaurus*, t. V, col. CCCXLIII-CCCLXXXVII; Reland (Inde), *Dissertationes miscellaneae*, pars I, *Dissertatio IV de Ophir*, in-8°, Utrecht, 1706; J. Fr. Pfeffel, *Philologema historicum de termino navigationis Ophiriticae, instituta a Salomone ejusque sociis navalibus*, Strasbourg, 1692; M. Gottfrid Wegener, *Discursus de navigationibus Salomonis*, 1674; S. Weston, *Dissertation on the countries to which Salomon and Hiram sent their fleets for foreign merchandise*, dans le *Classical Journal*, septembre 1821, t. XXIV; C. F. Keil, *Biblisch-archäologische Untersuchung über die Hiram-Salomonische Schifffahrt nach Ophir und Tarsis*, dans les *Dorpater Beiträge zur theolog. Wissenschaft*, Hambourg, 1833, t. II; Th. Chr. Tychem, *De commercii et navigationibus Hebraeorum*, dans *Commentationes societatis Götting. Comm. hist. phil.*, t. XVI, 1808, p. 164 (Arabie); Heeren, *Ideen über den Verkehr und Handel der Völker der alten Welt*, 1^{re} part., Beil. 1; Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et la Chine dans le IX^e siècle*, Paris, 1845, et cf. Dulaurier, *Études sur l'ouvrage : Relation, etc.*, dans le *Journal asiatique*, IV^e série, août-septembre 1846; A. Mackenzie Cameron, *The Identity of Ophir and Taprobane and their site indicated*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. II, 1873, p. 267-288; Georgens, *Les pays aurifères de la Bible*, dans la *Revue de théologie et de philosophie*, janvier 1878, p. 101 et suiv.; A. Soetbeer, *Das Goldland Ophir*, Berlin, 1880; J. M. Stuart, *The ancient Gold-Fields of Africa, from the Gold Coast to Mashonaland*, in-8°, Londres 1891.

C. Ritter, dans le travail que nous avons indiqué au commencement de cette note, *Eloth und Eseongeber am ailanitischen Golf und die Hiram-Salomonische Fahrt von da nach Ophir (Erdkunde)*, t. XIV, 1848, p. 348-421, établit bien les points suivants : « Die Fahrt nach Ophir im allgemeinen, nach dem Goldlande, nicht nach Tarsis; keine Doppelfahrt. Erläuterung 2 : Die historischen Daten der Ophirfahrt nach Tarsis und nach Ophir (*Erdkunde*, t. XIV, p. 351-366). Erläuterung 4 : Die zurückgebrachten Producte der Ophirfahrt haben insgesamt indische Heimath; ihre nicht-hebräischen Benennungen sind aus den Nord und Süd Sprachen Indiens zu erklären. » *Ibid.*, p. 395-414.

¹ Voir cette opinion exposée et défendue dans Vivien de Saint-Martin,

tale, sur différents points de la côte occidentale de l'Inde, à Ceylan, à Malaca, à Sumatra et jusqu'en Amérique. Calmet avait supposé qu'il était en Arménie ou en Colchide¹, Hardt en Phrygie², Oldermann en Ibérie³, Arias Montanus, Postel et d'autres encore au Pérou⁴.

Les trois opinions principales et les seules qui méritent d'arrêter l'attention sont celles qui placent Ophir, la pre-

Année géographique, onzième année, 1872, p. 45; Id., *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques* in-8°, Paris, 1873, p. 25. Elle est adoptée aussi par Lindsay, *History of merchant Shipping and ancient Commerce*, 1874, t. I, p. 28; par W. Vincent, Keil, Ritter. Voir C. Ritter, *Erdkunde*, t. XIV, *Die Salomonische Fahrt nach Ophir*, Erläuterung, 5, p. 414-431.

¹ Calmet, *Dissertation sur le pays d'Ophir* dans ses *Dissertations*, 3 in-4°, Paris, 1720, t. II, partie II, p. 57-64. Voir la réfutation de son opinion par d'Anville, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXX, p. 83.

² A. J. von der Hardt, *Dissert. de Ophir*, Helmstädt, 1716.

³ Oldermann, *Dissert. de regione Ophir*, Helmstädt, 1716.

⁴ Ils s'appuient sur le mot פְּרַוַּיִם, *Parvaïm*, qu'on lit II Par., III, 6, et où ils voient la forme duelle du nom Péru. Parvaïm désigne-t-il Ophir? La chose est douteuse. Le mot אֹפֶז, 'ufaz, qui signifie un or de qualité supérieure, dans Jérémie, x, 9, et Daniel, x, 5, s'identifie plus probablement, comme le porte le *heri*, avec Ophir, par le changement qui se fait quelquefois dans les langues orientales entre le ר, *resch*, et le ז, *zain*, mais 'ufaz n'est pas un substantif propre qui désigne une localité, c'est un substantif commun qui exprime le métal précieux. Ophir devint en effet le nom de l'or le plus pur, Job, XXII, 24; XXVIII, 16; Ps. XLV, 10; Is., XIII, 12; I Par., XXIX, 4. Quand Christophe Colomb arriva à Veragua, et y remarqua des cavernes profondément creusées dans la terre, il crut avoir trouvé l'Ophir de Salomon, et il ne manqua pas de savants pour abonder dans son sens, par exemple, Vatable, *Biblia sacra*, Paris, 1729, in III Reg., IX, 28, t. I, p. 471, et *Synopsis Criticorum*, 1784, t. I, p. 495. Voici les paroles de Christophe Colomb : — « No digo salvo lo yo oigo de los naturales de la tierra. De una oso decir, porque hay tantos testigos, y es que yo vide en esta tierra de Veragua mayor señal de oro en dos dias primeros que en la Española en cuatro años... El oro es excelentissimo : del oro se hace tesoro, y con él, quien lo tiene, hace cuanto quiere en el mundo, y llega á que echa las animas al paraíso. Los señores de aquel-

mière en Afrique, la seconde en Arabie et la troisième dans l'Inde.

Grotius, Huet¹, Bruce, d'Anville², Quatremère³, et autres⁴, ont pensé qu'Ophir était à Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique, entre l'embouchure du Zambèze et celle du Marfumo, où l'on trouve le pays aurifère de Fura. Ge-

las tierras de la comarca de Veragua cuando mueren entierran el oro que tienen con el cuerpo, así lo dicen : á Salomon llevaron de un camino seiscientos y sesenta y seis quintales de oro... Josefo quiere que este oro se hobiese en la Aurea : si así fuese digo que aquellas minas de la Aurea son unas y se convienen con estas de Veragua. » Navarette, *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles. Carta que escribió Colon a los Rey y Reina de España*, Madrid, 1825, t. I, p. 308-309. Cf. A. de Humboldt, *Cosmos*, trad. Faye et Galuski, t. II, p. 494.

¹ Huet, *Commentaire sur les navigations de Salomon*, dans Ugolini, *Thesaurus*, t. VII, et dans (Bruzen de la Martinière), *Traitez géographiques et historiques pour faciliter l'intelligence de l'Écriture Sainte*, par divers auteurs célèbres, 2 in-12, La Haye, 1730, t. II, p. 8-255. Ce volume renferme en outre les *Sentiments de M. l'abbé Le Grand sur les pays d'Ophir et de Tharsis*, p. 257-278, et la *Dissertation sur le pays d'Ophir*, de Calmet, p. 281-325.

² « Le canton que l'on dit être le plus abondant en mines (d'or) est une montagne dont le nom d'afura ou Fura présenterait peut-être à quelque critique un rapport avec celui d'Ophir. » D'Anville, *Mémoire sur le pays d'Ophir, où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXX, 1764, p. 90. La dissertation de d'Anville est accompagnée d'une carte, p. 87.

³ Quatremère, *Mémoire sur le pays d'Ophir*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1842, t. XV, II^e partie, p. 349-402. « Il faut... admettre, dit-il, p. 370, que la contrée d'Ophir était située sur la côte orientale de l'Afrique, aux lieux où existe encore aujourd'hui le royaume de Sofala. »

⁴ Karl Mauch, qui a exploré Sofala en 1871, *Reisen im inneren von Süd-Afrika*, 1865-1872 (*Ergänzungsheft*, no 37 zu Petermann's *Geographischen Mittheilungen*, in-4°, t. VIII, Gotha, 1874, p. 51; A. Petermann, *Karl Mauch's Entdeckungen der Ruinen von Zimbar*, 15 septembre 1871, dans les *Mittheilungen aus J. Perthes' geographischer Anstalt*, Gotha, t. XVIII, 1872, p. 121, 125-126, etc. Cf. H. Duvey-

senius a jugé à bon droit¹ cette identification très peu vraisemblable, parce que les mines d'or sont éloignées de deux cents milles espagnols de la côte². Il ne reste donc à examiner que les deux derniers systèmes d'après lesquels Ophir était soit en Arabie, soit dans l'Inde.

La raison principale apportée par les partisans de l'Ophir arabe, c'est qu'Ophir est nommé dans le dixième chapitre de la Genèse, comme situé en Arabie, au milieu des Joctanides, qui habitaient dans la partie méridionale de cette contrée.

On pourrait contester que l'Ophir de la Genèse fût en Arabie³, mais tout en l'admettant volontiers, nous ne sommes point obligés d'en conclure que l'Ophir de Salomon lui était identique. Qui ne sait que dans l'antiquité, comme de nos jours, la même dénomination a été donnée à des con-

rier, *Les ruines de Zimbabyie ou Zimbaôé* (réfutation de C. Mauch et de Petermann), dans le *Bulletin de la Société de géographie*, novembre 1872, p. 510-524, et *Revue des Sciences ecclésiastiques*, février 1873, p. 185-187.

¹ Gesenius, dans Ersch und Gruber's *Allgemeine Encyklopädie*, III Section, IV Theil, p. 201-202. Il ajoute que Salt, qui a visité les lieux, s'est prononcé contre l'identité d'Ophir et de Sofala, *aus der Beschaffenheit der Localität*. — Contre Sofala, voir aussi Van den Gheyn, *Les Bantous*, dans la *Revue des questions scientifiques*, avril 1892, p. 526-529.

² A cette raison, on peut ajouter les deux suivantes qu'on lit dans la *Synopsis criticorum*, t. I, p. 495 : « 1° Africam longe alio nomine vocarunt Hebræi, nempe *Phut* sive *Phul*. 2° In Sofala non sunt pavones nec argentum nec gemmæ pretiosæ, quæ tamen ab Ophir allata dicuntur. » Quatremère, pour échapper aux difficultés de son opinion, est obligé de contester, p. 361-362, que le bois d'*algoumim* soit le bois de santal, et de nier, p. 362, que le mot תוכיים, *tukkiyim*, désigne les paons, quoique cette désignation soit certaine.

³ « Indessen ist nicht zu leugnen, dass auch die Lage Ophir's in Indien sich mit der Stelle in jener Genealogie vereinbaren liesse, wenn der Verfasser nämlich Ophir als eine von Joctaniten abstammende Colonie in In-

trées diverses ? Pour ce qui concerne en particulier les noms de lieux que nous lisons dans le chapitre X de la Genèse, il est certain et admis de tous que quelques-uns s'appliquent à des régions autres que celles que les écrivains classiques ont désignées d'une manière semblable. Le mot Kousch ou Éthiopie ne signifie assurément pas, dans la description du paradis terrestre, le pays qu'on appela plus tard ainsi. Rien n'oblige donc de conclure que l'Ophir du troisième livre des Rois est celui de la Genèse.

Une autre raison alléguée en faveur de l'Ophir arabe, c'est qu'on trouve dans l'Arabie du sud une localité appelée El-Ophir¹. Elle est dans le pays d'Oman, à 15 kilomètres environ au midi de la ville de Sohar. C'est là, dit-on, que se rendaient les marins de Salomon. L'Arabie possédait les singes et les pierres précieuses dont parlent le troisième livre des Rois et les Paralipomènes. Si aujourd'hui l'on n'y rencontre plus d'or, il y en avait à cette époque, comme nous l'attestent l'Ancien Testament² et les auteurs grecs et latins, Diodore, Agatharchide, Artémidore, Pline, Strabon qui rapporte que, aux environs de Saba, on découvrait dans le

dien betrachtete, gerade so wie er Tarsis (v. 5) mitten unter griechischen Ortschaften aufführt, und Babylon (v. 7 seq.) als kuschitische Pflanzung betrachtet. » Gesenius, Ersch und Gruber's *Encyklopädie*, III Sect., IV Th., p. 203.

¹ Pour l'Ophir d'Arabie, voir J. D. Michaelis, *Spicilegium Geographia Hebræorum externa*, Goettingue, 1769-1770, part. II, article *Ophir*, p. 184-202; W. Vincent, *The Periplus of the Erythrean Sea*, 2 in-4°, Londres, 1800-1805, t. II, p. 237, 404, 412; Bredow, *Historische Untersuchungen*, II, p. 253; T. Chr. Tychem, *Comm. Soc. Gott.*, t. XVI, p. 150-179; U. C. H. Seetzen, *Ophir*, dans la *Monatl. Correspondenz* de Zach, XIX, p. 331 et suiv.; C. F. Volney, *Les Ruines*, édit. de Paris, in-8, 1832, notes, p. 330; Niebuhr, *Description de l'Arabie*, Paris, 1779, t. II, p. 198. Cf. Eupolème, dans Eusèbe, *Præp. Ev.*, IX, 30, Migne, *Patr. gr.*, t. XXI, col. 748. Voir Gesenius, Ersch und Gruber's *Encyklopädie*, III Section, part. IV, p. 202-203, avec le résumé des principales raisons.

² Num., XXXI, 22, 50; Jud., VIII, 24, 26.

sable des pépites d'or pur, dont quelques-unes avaient la grosseur d'une châtaigne¹.

Quoiqu'on rencontre en Arabie une localité dont le nom convient à celui des Rois, quoiqu'elle possédât, soit comme production indigène, soit en entrepôt, les objets que la flotte de Salomon rapportait à Asiongaber, il est évident qu'on ne peut conclure rigoureusement l'identité de l'Ophir d'Oman avec l'Ophir de Salomon, qu'à une condition, c'est qu'on ne trouvera pas ailleurs une contrée répondant mieux aux données du problème.

Pour arriver à la solution, cherchons d'abord à dégager ce qui est certain de ce qui demeure encore douteux et contestable.

— La philologie comparée a fait faire un pas important à la question qui nous occupe : elle a trouvé le lieu d'où venaient primitivement les marchandises rapportées en Palestine par la flotte de Salomon. Ces marchandises étaient,

¹ Diodore, II, 50; III, 44; Agatharchide, dans Photius, *Codex* 250, c. L, Migne, t. CIV, col. 69; Artémidore, dans Strabon, XVI, 4, § 22; Pline, *Hist. nat.*, VI, 28, 32. Cf. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, Berne, 1876, et le résumé dans Georgens, *Revue de théologie et de philosophie*, janvier 1878, p. 201 et suiv.; Burton, *Gold in Midian*, dans l'*Athenæum*, 25 janvier 1879, p. 124-125; Id., *Gold Mines of Midian*, in-8°, Londres, 1878. Cf. plus haut, p. 279. — Aujourd'hui l'or a disparu d'Arabie. Voici ce que dit un voyageur compétent sur les richesses minérales actuelles de l'Arabie : « In mineral products of a valuable description, the Arabia of our days is singularly poor, so much as to suggest the idea that the Arabian gold and jewels, often mentioned by classical writers, must have been brought from Yemen as from a mart or depot, not a place of production. Yet even so late as 600 A. D. the exiled monarch of Sanaa, Seyf of Yesen, could in his interview with the Persian despot Chosroes, describe southern Arabia as a « land the hills of » which are gold and its dust silver. » Nowadays nothing is found to justify or even to account for such gorgeous statements. Agates, onyxes, carnelians, and, though rarely, topazes alone are to be met with; of gold

outre l'or et les pierres précieuses, de l'ivoire, du bois de santal, des singes et des paons. Les noms par lesquels elles sont désignées en hébreu ne sont pas sémitiques. Les linguistes, en découvrant leur provenance et la langue à laquelle ils appartiennent, ont par là même fixé leur sens, jusqu'ici en partie incertain, et déterminé de plus, ce qui n'est pas moins important, leur lieu d'origine. M. Lassen a démontré que les mots *qôf*, *tukkyim* et *almoug* ou *algoum* qui désignent les singes, les paons et le bois de santal, sont sanscrits¹. Benary a établi de son côté que le mot de *šenhabbim* signifie dent d'éléphant, c'est-à-dire ivoire.

Le nom du singe, *qôf*, est le sanscrit *kapi*, dont le sens primitif est « léger, agile². »

Les paons sont appelés, dans le texte hébreu³, *tukkiyim*,

mines and precious ores not a trace. Lead is, however, more common. The richest ores of this mineral come from the mountains of Oman; it is brought down to Mascat, and exported thence by sea. A small quantity from silver is also extracted from the same mines. « Gifford Palgrave, dans l'*Encyclopedia Britannica*, 9^e édit., 1875, t. II, p. 244.

¹ Lassen, *Indische Alterthumskunde*, édit. de 1866-74, t. I, p. 651.

² Le *p* et le *ph* sont exprimés par la même lettre en hébreu. Le sens de קָפִי, *qôf*, « singe, » a été connu de toutes les versions anciennes : Septante : πῆλαια, Vulgate : *simia*, mais l'origine du mot était complètement inconnue. Le Talmud, le rapportant au mot hébreu כַּף, *kaf*, « la paume de la main, la main, » quoique la première lettre soit différente, l'expliquait en disant que *qôf* désigne l'animal qui marche sur les mains. Gesenius, *Thesaurus linguæ hebrææ*, p. 1208. Le sanscrit *kapi* se retrouve dans les noms grecs du singe, κῆρος, κῆπος, κῆρος. Aristote, *Hist. animal.*, II, 8, 9, édit. Didot, *Opera*, t. III, p. 24-25, entend par là des singes à queue. Bopp, dans son *Glossarium sanscritum*, édit. de 1847, p. 65, rattache aussi au mot sanscrit le nom du singe dans les langues saxonnes et germaniques, en supposant que la gutturale initiale est tombée : anglais, *ape*; allemand, *Affe*. Rödiger, dans le supplément du *Thesaurus* de Gesenius, p. 110, indique *kaf* comme le nom du singe sur les monuments égyptiens.

³ I (III) Reg., X, 22; II Par., IX, 21. *Tukkiyim* ne se rencontre que dans ces deux passages de la Bible.

ou, en supprimant la terminaison du pluriel, *tukki*. Nous retrouvons ce nom dans la langue tamoule ou malabare, sous la forme *tôkei*, prononcée vulgairement *tôgei*. *Tôkei*, dans le tamoul moderne, signifie seulement la queue du paon, mais dans l'ancien tamoul classique il signifie le paon lui-même¹.

Le nom que l'hébreu donne au paon est donc d'origine indienne; cet oiseau lui-même est d'ailleurs particulier à l'Inde et c'est seulement dans ce pays qu'on le trouve à l'état libre².

Outre les singes et les paons qui devaient servir à l'amu-

¹ Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, 2^e édit. française, p. 255; Vinson, *Revue de linguistique*, t. vi, p. 120-128. — Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. i, p. 651, dit qu'on peut reconnaître dans *tukkiyim* « le mot sanscrit *çikhi* (*çikhin*), avec la prononciation du Dekkan. » Il ajoute en note que le mot malabare *tôgei* n'est autre que *çikhin*, les Malabares prononçant *têk* pour *çaka*. Le sanscrit *çikhin* signifie *crête*, (*avis*) *cristata*. M. Max Müller, *loc. cit.*, avait admis autrefois que *tôkei* est une corruption de *çikhin*, mais Caldwell, *Grammaire dravidiennne*, p. 66, a observé que *çikhin* existe en tamoul sous la forme de *çigi*, « paon. » Le mot « *tôgei*, » dit M. Max Müller, ne se rencontre ni dans le canara, ni dans le telinga, ni dans le malayalam. Le Dr Gundart, qui a consacré bien des années à l'étude des langues dravidiennes, dérive *tôgei* d'une racine *tô* ou *tâ*. De là, on forme en tamoul, par l'addition de *ngu*, une base secondaire, *tongu*, qui signifie « pendre, être pendant. » De *tongu* vient le tamoul *tongal*, « la queue du paon, ornements, etc. » et nous trouvons dans le malayalam *tongal*, « plumage, pendants d'oreilles, draperie, etc. » En ajoutant à la racine *tô* le suffixe *kei* ou *gei*, nous obtenons *tôgei*, « ce qui pend, queue. » — Cf. le grec *ταός*, *ταός* pour *ταφός*. Gesenius compare aussi le latin *pavo*. *Thesaurus linguæ hebrææ*, p. 1502. Les anciennes versions, les Septante, la Vulgate, etc., ont exactement rendu *paons*. Huet, *Commentaire sur les navigations de Salomon*, vii, 6, dans B. de la Martinière, *Traitez géographiques*, t. ii, p. 122, et quelques autres ont prétendu à tort qu'il s'agissait, non de paons, mais de perroquets. Voir, sur ce dernier point, Twisleton, dans *Smith's Dictionary of the Bible*, t. iii, p. 1440.

² Voir les preuves dans Twisleton, qui cite plusieurs naturalistes et voyageurs. Dans *Smith's Dictionary of the Bible*, t. iii, p. 1440.

sement de Salomon et de sa cour, sa flotte lui apportait des produits indiens, destinés à l'ornement de son palais, le bois d'*algoum* et l'ivoire.

Le bois d'*algoum* n'est autre que le bois de santal, et il venait certainement de l'Inde, puisqu'on ne le trouve que dans ce pays. « Le bois de santal, qui est décrit comme bois ou fendu en bûches, tel qu'il est encore aujourd'hui dans le commerce, dit Lassen, porte (en hébreu) le nom d'*almug-im* ou *algum-im*. Si l'on retranche la terminaison du pluriel (*im*), on a le nom sanscrit *valgu*, qui est devenu *valgum* dans la prononciation du Dekkan¹. »

Les singes et les paons étaient probablement, de même que l'*algoum*, inconnus aux Hébreux, depuis leur sortie d'Égypte jusqu'aux voyages de la flotte de Salomon à

¹ « Le *m*, à la fin des mots, est fréquent en malabare, *paddum*, *vedam*, etc. » Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. i, p. 651-652. La forme sanscrite ordinaire est *valguka*, et c'est l'un des mots nombreux par lesquels cette langue désigne le bois de santal. *Valguka*, comme l'ont observé M. Lassen et M. Max Müller, suppose une forme primitive *valg*, d'où est venue, avec la terminaison malabare, la forme *valgum*, altérée, par les marins israélites, pour qui le *v*, comme consonne initiale des mots, était à peu près inusité, en *algum*, II Paralip., ii, 7; ix, 10, 11, et par métathèse, en *almug*, I Reg., x, 11 et 12. Les métathèses sont très fréquentes dans la transplantation des mots étrangers. On sait que, même les noms d'un usage rare, sont défigurés par le peuple qui met un nom ou une forme plus connue à la place d'un nom ou d'une forme moins connue et appelle, par exemple, un requin un arlequin, ou l'huile de ricin l'huile d'Henri V. — Nous devons observer ici que le passage II Par., ii, 7 (Vulg. 8), où il est parlé d'*algoumim* du Liban crée une difficulté contre l'origine indienne du bois de santal, mais il faut admettre ou que l'auteur sacré désigne ici une autre espèce de bois ou que le mot a été altéré par les copistes, comme sembleraient l'indiquer les passages parallèles des Rois, I (III) Reg., v, 6, 8, 10, car l'auteur des Rois et celui des Paralipomènes disent expressément en parlant du bois d'*algoum* : *Nunquam visa sunt in terra Juda ligna talia*, II Par., ix, 11. Voir aussi I (III) Reg., x, 12. Cf. Calmet, *Les trois premiers livres des Rois*, sur III Reg., x, 11, p. 802-804.